

L'IMPARTIAL

L'Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 2. NO. 17

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 29 MAI 1902.

9 ANNEE.

FEUILLETON DE L'IMPARTIAL.

LA PANTHERE NOIRE

CHAPITRE III

(suite)

Leurs enfants ne se préoccupaient pas de l'avenir ; ils ne comptaient ni les heures ni les jours ; ils attendaient seulement avec impatience les heures de la soirée, pendant lesquelles Daniel leur racontait les aventures de sa jeunesse.

Avant d'aller se mettre au lit, ils répétaient souvent à leurs parents quelques-uns des récits du bon nègre. La curiosité de Taylor se réveilla à son tour, et il voulut interroger ce conteur si intelligent.

Un soir donc, tandis que Daniel était entouré de son jeune auditoire, le fermier s'avança comme par hasard et vint s'asseoir près d'eux.

— Mon brave Daniel, fit-il, je voudrais bien aussi entendre le récit de vos aventures. On m'a dit que vous aviez été élevé chez les Indiens.

— Oui, Massa, répondit le nègre, mes parents étaient esclaves dans une famille qui habitait sur la frontière du Far-West. L'occupation de ces gens-là était, pendant une partie de l'année, de poursuivre des bisons ; ils s'en retournaient ensuite dans le nord au printemps et revenaient dans le sud à l'automne. Ces colons ne vivaient que du produit de leur chasse ; ils possédaient d'immenses mandes de chevaux et de mules pour la nourriture desquels il leur fallait d'excellents pâturages.

— Je comprends que vous ayez eu occasion de visiter diverses parties de l'Amérique et de faire des observations. Quel est le meilleur territoire, selon vous, pour un fermier qui désire se fixer dans le pays ?

— C'est évidemment celui du sud-ouest, car c'est là que se trouvent les prairies les plus drues et d'un herbage toujours verdoyant. Le bétail peut y vivre en plein air, été comme hiver, car il trouve dans ces parages une ample nourriture, ce qui coûte moins de peine aux femmes et coûte bien moins cher. Tout homme qui a le désir d'élever du bétail peut faire sa fortune dans cette partie de l'Amérique. Dans le nord, où, pendant l'hiver, la neige reste des mois entiers sur la terre, et où la moindre gelée détruit l'herbe et le gazon, le fermier n'élève que les têtes de bétail qu'il peut mettre à couvert. Il faut donc qu'il s'occupe tout à fait d'agriculture dans le saison rigoureuse ; sous ce rapport, le nord est tout à fait inférieur au sud, car là vous pouvez semer et récolter d'un bout à l'autre de l'année.

— Oui, je sais cela, mon brave Daniel ; mais le climat du sud est insalubre, et l'on dit qu'un blanc ne peut pas travailler longtemps chaque jour.

— C'est pour cela que je vous indiquais le sud-ouest, répondit le domestique ; le pays y est sain et il n'y a pas d'eaux stagnantes, d'étangs ou de marais empestés comme dans les Etats du sud-est.

— Mais, objecta M. Taylor, les

Etats de l'ouest ne sont-ils pas encore habités par des sauvages ? Un colon doit y courir de grands dangers. Êtes-vous déjà allé à Baltimore ? et connaissez-vous le pays situé sur les bords de la baie de Chesapeake ?

— J'y ai travaillé dans une ferme pendant une année. C'est un territoire fort beau et très fertile, quoique l'hiver soit souvent très dur et que la rigueur du froid nuise à l'élevage des bestiaux. J'ajouterai que sur les bords de la baie on attrape des fièvres, qui sont cependant moins dangereuses que plus loin vers le sud.

— Ah ! vous avez travaillé dans une ferme ; qu'y faisiez-vous ?

— Tout ce qu'on demande à un ouvrier. J'étais entré au service d'une veuve, et, en compagnie d'un autre nègre, son esclave, je dirigeais toute la ferme. Je labourais, je semais, je récoltais, je faisais des clôtures et je rentrais la moisson. Nous cultivions du maïs et du tabac, et notre maîtresse gagnait beaucoup d'argent.

— Qu'est-ce que vaut la terre dans ce pays ? demanda M. Taylor.

— Cela varie beaucoup ; vous pouvez acheter de la mauvaise terre à dix dollars l'acre, et de la bonne à cent dollars.

— Vraiment, cela coûte si cher ! fit le père de famille, qui parut fort surpris. On n'avait pourtant assuré qu'on pouvait avoir de bonnes terres à dix dollars.

— Impossible ! en Amérique chacun parle toujours au point de vue de son intérêt : celui qui vous a dit cela avait un motif pour vous le dire.

— Nullement, c'est mon cousin qui me l'a écrit, répliqua M. Taylor, qui se mit à rêver et s'empressa pourtant d'ajouter :

— Vous dites qu'à l'ouest la terre coûte bien meilleur marché ?

— Les propriétés du gouvernement valent deux dollars et demi l'acre, bonnes ou mauvaises, suivant l'habileté avec laquelle on les choisit, fit le nègre. Dans les établissements, certains spéculateurs ont déjà acheté toutes les bonnes terres, de telle sorte que si vous allez par là, vous serez obligé de vous fixer sur le territoire indien. Si vous préférez le voisinage des fermes, vous trouverez des terres excellentes depuis quatre jusqu'à dix dollars l'acre.

— La différence est considérable, remarqua M. Taylor, qui ajouta au moment de se retirer : — Merci, j'ai interrompu votre entretien avec mes enfants : continuez, mon brave garçon, à leur raconter vos chasses dans ce beau pays. En vérité, si je n'avais pas fait mon choix, je m'aventurerais vers le Far-West.

— Plus tard vous vous plairiez mieux là-bas que dans les Etats de l'est, répliqua le nègre en s'adressant au fermier, qui le quitta et revint près de sa femme et de sa fille.

Quelques jours après cet entretien, la température subit de nou-

veau un grand changement. Les passagers du Goliath durent se revêtir encore de leur pardessus. Quoique le capitaine n'eût rien dit à ses hôtes, il prit quelques dispositions qui montraient qu'il n'était pas sans inquiétude.

Malgré un vent très favorable, la marche du navire était considérablement ralentie.

Le capitaine Beverly envoya deux hommes dans les hunes pour surveiller l'horizon, et lui-même y monta à plusieurs reprises.

Dans la journée, un épais brouillard descendit du nord, se répandit sur la mer et enveloppa entièrement le navire, de telle façon qu'on ne pouvait pas se voir d'un bout à l'autre du Goliath.

Le froid augmenta à date de ce moment, et l'inquiétude du capitaine redoubla.

M. Taylor ayant demandé à M. Beverly quelle était la cause de cette brume, celui-ci répondit d'une façon évasive que le navire était arrivé sur le banc de Terre-Neuve, où ces vapeurs dangereuses s'élevaient très fréquemment.

Une partie de la journée s'écoula sans qu'il y eût le moindre changement dans la température ; mais l'habile marin qui commandait le Goliath redoubla de précautions. Les passagers remarquèrent que le capitaine Beverly faisait plonger fréquemment un thermomètre dans la mer et l'examinait avec soin quand on le retirait.

L'obscurité augmentait encore, lorsque Daniel vint les appeler pour prendre le thé. D'habitude le capitaine précédait ses hôtes dans la salle à manger, mais cette fois il les pria de s'y rendre avant lui, en ajoutant qu'il les rejoindrait bientôt.

La famille Taylor n'avait pas encore achevé son repas, quand le capitaine descendit et parut impatient de remonter bien vite sur le pont. Daniel venait à peine de lui verser une tasse de thé, lorsqu'au moment où il la portait à ses lèvres, un horrible choc secoua le vaisseau : on eût dit qu'il était mis en pièces.

— La banquise ! la banquise ! que Dieu ait pitié de nous ! s'écria le capitaine.

Et au même instant les passagers, les tables, les chaises, la vaisselle, tout fut renversé d'un bout à l'autre du salon. Les cris perçants jetés par mistress Taylor et Amy furent étouffés par le bruit des mâts, des barils et des caisses qui roulaient de tous les côtés.

Le capitaine Beverly s'élança le premier hors de la cabine, et la famille Taylor, aidée par Daniel, atteignit avec grande difficulté le pont du Goliath. Un spectacle terrible s'offrit alors à leurs yeux. Semblable à un coursier qui se cabre, le navire, se dressait presque debout à l'avant, et sur le côté bâbord on apercevait une masse gigantesque et brillante, celle d'une montagne de glace de quarante pieds de hauteur.

Le Goliath gisait sans mouvement comme enraciné à sa place, la

proue élevée au-dessus de l'eau et enfoncée dans la glace, tandis que la mer baignait l'arrière jusqu'aux hublots. Dans cette position, le navire allait lentement à la dérive, entraîné par la colossale banquise.

La confusion, le désespoir de l'équipage et des passagers étaient indescriptibles. Tous couraient comme des fous sur le pont autant que le permettait l'inclinaison du navire, chacun poussant des cris épouvantables ; les uns priaient, les autres pleuraient et s'imaginaient à tout moment que le Goliath allait se briser ; mais le vaillant navire ne bougeait pas et semblait comme enchaîné dans la montagne de glace.

Les Taylor étaient tous réunis les uns près des autres, comme si la mort même ne devait pas les séparer. Le premier quart d'heure fut horrible, mais bientôt le désespoir fit place à l'espérance ; ils examinèrent enfin leur position avec sang-froid.

Le capitaine était resté le plus calme et le plus courageux de tout son équipage ; il avait fait prendre des haches à ses hommes, et lui-même était descendu dans la cale pour voir si le Goliath avait éprouvé quelque avarie. Par bonheur il

SHARPLES TUBULAR.

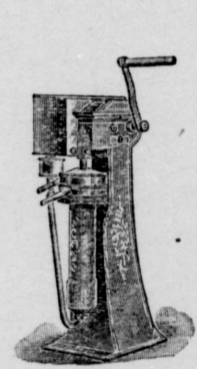
Dairy Cream Separator,

The closest skimming and easiest turning Separator in existence. Hand, Belt Power and Steam Turbine.

NO DISCS

or bowl complications whatever. Suspended Bowl, Bottom Feed, Low-down Supply Can.

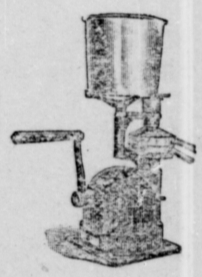
Made in a large variety of sizes, adapted to the needs of the smallest dairy or largest Butter factory.



HAND TUBULAR.



FACTORY TUBULAR.



"BUTTER CUP"

The NEW SHARPLES TUBULAR

Is the closest skimming and easiest turning Separator yet produced, securing under the most adverse circumstances as regards the quality, condition and temperature of the milk, results heretofore considered impossible. It delivers a smooth, frothless, perfect cream that will churn out more butter than can be obtained from any other Separator in existence.

It can be thoroughly and completely washed inside of five minutes, as there are only three pieces to the bowl. The Sharples machines are the most simple and durable made, and can be maintained at a less cost for oil and renewal parts than any other Separator on the market.

Complete Catalogue, Testimonials and a valuable treatise on "Business Dairying" free on application.

P. M. SHARPLES,
West Chester, Pa., U. S. A.

NOS PRIMES

Trois Magnifiques Portraits

Offre sans Parallele,

Aujourd'hui, nous offrons à nos abonnés et à tous ceux qui, n'étant pas encore abonnés, se conformeront aux conditions indiquées plus bas, trois magnifiques portraits :

St. Joseph et l'Enfant Jésus
Ecce Homo.
La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus.

Ces portraits sont une véritable œuvre artistique, en couleurs variées. Grandeur 14p. x 16 p. Nous donnerons ces portraits à

tout abonné qui aura payé ses ar-rérages à notre journal et renouvelera son abonnement pour un an et le paiera d'avance.

Ceux qui voudront profiter de cette offre sans précédent peuvent envoyer leur argent directement au bureau de l'IMPARTIAL, ou payer à nos agents qui leur donneront des reçus.

Ces Primes seront expédiées du bureau de l'IMPARTIAL vers la première semaine de juin.

ne s'était produit aucune voie d'eau. M. Beverly remonta avec joie sur le pont, et vint prévenir M. et Mistress Taylor, à qui il dit qu'il avait la ferme conviction que le navire pourrait continuer sa route sans trop de dommages.

— Nous avons pour trois mois de

vivres à bord, dit-il, et dans quelques jours nous atteindrons le Gulf-Stream, où la chaleur des eaux fera rapidement fondre la glace. Une tempête seule pourrait nous mettre en danger ; mais dans cette saison et sous ces latitudes ;

(suite à la 8me page)